

Si Terre...

Parcours pédagogique : Littérature et environnement

Classe de quatrième



Programme EcoLitt

Parcours pédagogique « Si Terre... »

réalisé par Blandine Charrier

contact : anne-rachel.hermetet@univ-angers.fr

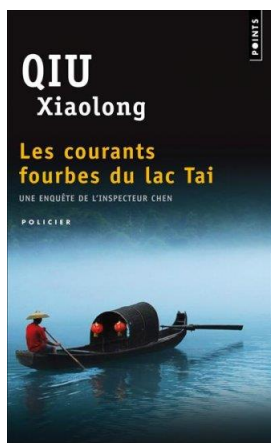


Agir sur le monde

Informer, s'informer, déformer ?

Les Courants fourbes du lac Tai, Qiu Xiaolong

Les faits réels (contamination du lac par l'activité industrielle) peuvent être confrontés à la fiction policière : **Comment le roman policier permet-il de réfléchir à des sujets d'actualité ?**



Les courants fourbes du lac Tai, une enquête de l'inspecteur Chen, Qiu Xiaolong, Points policier, Points, 2011, traduit de l'anglais (USA) par Fanchita Gonzalez Batlle

Présentation

Ce roman policier s'inscrit dans une série dont l'inspecteur Chen Cao est le héros (8 enquêtes publiées). Bien qu'écrite en anglais, puisque l'auteur Qiu Xiaolong vit aux États-Unis depuis 1989, le roman est totalement imprégné de la culture chinoise contemporaine et constitue précisément un portrait à charge d'un pays à la fois encore structuré par la politique communiste et

complètement entré dans l'ère libérale de l'économie capitaliste. C'est par ce biais que l'intrigue environnementale du roman est abordée. Nous sommes ici dans le cas d'une dégradation de la nature directement issue des initiatives humaines dans le seul but de dégager du profit. Corruption et cupidité sont les mots-clés de ce récit.

Notons que cette histoire s'appuie sur des faits réels concernant l'alerte à la pollution du lac Tai. Un militant écologiste, Wu Lihong, a d'ailleurs été emprisonné à l'issue d'un procès inique en 2007 en raison de ses accusations gênantes. Le personnage de Jiang dans le roman est très certainement inspiré de cet activiste réel.

Pistes pour une étude du roman

Un sujet d'actualité politique et économique

Le roman policier est un genre qui permet d'aborder des questions sociales, politiques et économiques de l'actualité. À partir de l'exemple très caractéristique fourni par ce roman, nous pouvons envisager de reconstituer le dossier de presse qui aurait pu servir de point de départ à la construction de l'histoire fictionnelle. Cette investigation aboutit à une confrontation entre réalité et fiction. Pour élargir ce travail, plusieurs autres exemples issus de l'actualité pour ouvrir un débat sur les rapports conflictuels entre développement et environnement. Il conviendra de prendre en considération les arguments qui peuvent être avancés par les différents acteurs de chaque situation (pouvoirs publics, entreprises, habitants), on ouvrira ainsi le débat vers une réflexion sur les enjeux du développement (progrès technique, croissance économique, surproduction et surconsommation, développement humain...).

Les manifestations de la crise environnementale au fil de l'histoire

Pour traiter le sujet de l'environnement, qui est au cœur de l'intrigue policière, on pourra observer les multiples passages qui développent la situation du lac Tai en particulier et de la Chine plus généralement :

- l'utilisation d'antibiotiques pour nourrir les poissons du lac (p.33) ;
- le lac est rempli d'algues vertes qui prolifèrent en raison de la forte concentration d'azote (p.40) ;
- p.52 : « Non moins sujette à controverse était la pollution induite. Pour accroître la production et maximiser les profits, on déversait dans le lac des tonnes d'eaux résiduelles non traitées. Ce n'était un secret pour personne et l'entreprise n'était pas la seule à jeter ses déchets industriels n'importe où. Mais les populations riveraines commençaient à se plaindre de la détérioration de la qualité de l'eau. Et la grande usine du lac était tout naturellement devenue une cible facile. Les autorités municipales tentaient de limiter les dégâts en étouffant les protestations, mais sans grand succès » ;
- l'eau du lac provoque des irritations cutanées (cf. la remarque de la « coiffeuse » p. 66 : « Ça arrive à beaucoup de gens ici. Pour certains, c'est bien pire. Tout ça à cause de l'eau du lac. On y déverse trop de déchets industriels. »).
- les populations locales tombent malades car elles n'ont pas les moyens de consommer autre chose que l'eau et les poissons du lac (p.127) ;
- l'augmentation de 25% du dioxyde de soufre dans l'atmosphère en Chine (p.143).

Shanshan est une figure de Cassandre dans ce roman, ses discours alarmistes sont très documentés mais sans écoute, ainsi qu'elle le déplore auprès de Chen, dont elle espère qu'il pourra mieux qu'elle faire connaître le problème environnemental encore largement ignoré en Chine (p.230 : « La protection de l'environnement est une question encore très accessoire pour beaucoup de Chinois en ces temps matérialistes, trop technique pour certains et trop irréaliste pour les autres (...). »)

Jiang est le pendant de Shanshan, mais son rôle et sa position dans l'alerte écologiste sont à l'opposé de ceux de Shanshan. Shanshan intervient beaucoup dans le roman, c'est le personnage qui donne le plus d'informations sur la crise environnementale. Jiang est au contraire très peu présent dans le roman, bien que l'enquête lui donne une place de choix. Le lecteur ne l'entend jamais parler, mais ses hauts faits sont largement décrits par des tierces personnes (cf. p.172-173). C'est un « activiste écologique » qui utilise tous les moyens de communication (et notamment les médias occidentaux) pour rendre sa cause connue de tous, ce qui le rend gênant.

Un roman policier original

Pour une étude littéraire à proprement parler de ce roman, on pourra d'abord s'intéresser au personnage de Chen, assez ambivalent. C'est en effet un policier très singulier, épris de poésie et lui-même poète et traducteur de romans policiers en anglais.

De cette spécificité du personnage naît une construction romanesque inattendue : le texte est émaillé de fragments de poèmes, cités à des auteurs célèbres ou inventés par le héros. Le mélange des genres produit une discordance des tons, entre didactisme et lyrisme, entre le raisonnement logique, les démonstrations et les accents élégiaques d'une poésie amoureuse ou

nostalgique. L'effet produit par cette juxtaposition peut surprendre, mais on peut aussi y lire une distance parfois ironique, où l'auteur se moque de son personnage (sorte de double de fiction) qui ne semble plus toujours maîtriser le double rôle qu'il joue.

De fait, Chen mène son enquête en endossant toujours un rôle d'emprunt, comme s'il ne pouvait obtenir de légitimité dans sa propre position ou bien se retrouvait pris dans une contradiction identitaire :

- il est dans un lieu de vacances normalement réservé à des personnalités du Parti plus haut placées qu'il ne l'est, ayant bénéficié d'un cadeau du camarade secrétaire Zhao ;
- il ne veut pas être perçu comme un policier sur ce lieu de vacances, et se plaît à faire croire aux gens qu'il rencontre (tout particulièrement Shanshan) qu'il est poète et traducteur de romans ;
- il cherche à évoluer en parfait incognito sur le territoire de Wuxi qui n'est pas le sien, et ne peut pas prendre l'initiative de l'enquête ouvertement, mais il fait par ailleurs l'objet d'une véritable adoration par le policier qui sera son faire-valoir, Huang.

Deux passages qui peuvent faire l'objet d'une analyse plus approfondie

La balade en barque (sampan) sur le lac Tai : un tête-à-tête romantique ? p.74

p 79-80 : L'histoire de l'empereur Qianlong qui voulut manger la jeune fille alors qu'il la prenait pour une carpe : étrange histoire qui commence plaisamment et permet de mettre en valeur une spécialité culinaire locale ; mais retournement symbolique : la dévoration devient cannibale. L'issue produit l'effet inverse sur l'auditeur, loin de le mettre en appétit, elle le dissuade de manger de ce plat. Cette fable paraît inappropriée, mais le malaise qu'elle crée souligne l'ambivalence de ce moment d'intimité en barque. L'histoire peut évoquer, métaphoriquement, le glissement qui s'est produit avec le scandale environnemental : la chaîne alimentaire est brisée, des logiques monstrueuses s'y substituent, où le puissant désormais mange les humains, en leur prenant leurs ressources vitales.

L'ironie tragique (« Quel cruel karma ! » p.300)

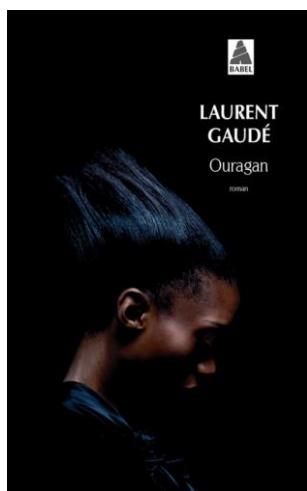
Dans la résolution de l'enquête, la découverte de l'arme du crime révèle le « karma », cette malédiction à laquelle Liu la victime ne pouvait échapper, en raison de sa cupidité. Le dénouement fait de cette statuette honorifique le signe du destin et l'instrument d'une punition, où l'on retrouve le schéma tragique qui veut que l'hybris des hommes soit châtiée par un signe des dieux. Le fils de la victime, Wenliang, est celui qui, involontairement, permet l'identification de l'arme du crime, il est indirectement le bras intègre de cette vengeance, tandis que le meurtrier, qui a conservé la statuette, est justement attrapé par sa propre vanité.

Questionnement complémentaire

La ville, lieu de tous les possibles ?

Ouragan, Laurent Gaudé

La Nouvelle-Orléans devient l'espace-chaos dans lequel éclate la crise de chacun des personnages isolés dans leur propre vie : **La ville désertée, éventrée, miroir de l'individu en quête d'une place dans la société ?**



Ouragan, Laurent Gaudé, Arles, collection Babel, Éditions Actes Sud, 2010

Présentation

Ouragan est un roman polyphonique qui fait intervenir successivement cinq personnages qui ont pour point commun de rester à La Nouvelle-Orléans alors même que l'ouragan Katrina (qui s'est déclenché le 29 août 2005 et a particulièrement ravagé cette ville de Louisiane aux États-Unis) s'abat sur la ville. Ils apparaissent dès le premier chapitre : Josephine Linc. Steelson, « négresse depuis presque cent ans » (p. 11) ; Keanu Burns (p. 14), un homme noir qui retourne voir la compagne qu'il a subitement abandonnée plusieurs années auparavant ; Rose Peckebye (p. 17), la jeune femme restée seule avec son enfant depuis la fuite de Keanu ; un pasteur (p. 22) persuadé que Dieu lui dicte sa conduite et le pousse à lui rendre justice en pleine tourmente ; Buckley (p. 24), un détenu noir de Parish Prison qui parvient à quitter sa cellule et partir à la conquête de la ville désertée. Les voix s'expriment pour certaines à la première personne, pour d'autres à la troisième personne, et le glissement d'une voix à une autre n'est pas toujours clairement marqué dans la narration. Cette fluidité de la parole qui circule entre tou.te.s est un parti pris littéraire susceptible de déconcerter le lecteur à première vue. Mais rapidement, le ton caractéristique de chacun des personnages permet de distinguer sans difficulté les tours de parole.

Pistes d'étude

Laurent Gaudé ancre son récit dans le réel avec la référence explicite à l'ouragan Katrina. Mais la catastrophe naturelle ne suscite pas une réflexion centrée sur des préoccupations strictement écologiques ; constitue plutôt le symptôme et l'élément déclencheur d'une crise qui se joue intimement chez chaque individu. Livrés à eux-mêmes, dans une situation d'urgence, ils doivent s'affirmer. Les passions humaines et les manifestations extrêmes de la nature sont présentées de façon analogique.

Pour élargir la réflexion sur l'ouragan Katrina, qui a généré une abondante documentation (images, reportages etc.), on pourra se reporter aux ressources proposées par le café pédagogique (http://www.cafepedagogique.net/lesdossiers/Pages/Katrina_index.aspx).

De multiples pistes de lecture du roman :

- L'expérience extrême de la catastrophe naturelle, qui place l'humain face à une nature surpuissante écrasante (et fascinante). Cet aspect pourra être développé par une approche scientifique du phénomène, en étudiant comment se forme un ouragan, comment il se déploie. Pour une approche littéraire, on s'intéressera davantage à la description du phénomène, en particulier par les personnages pris dans la tourmente, par les registres épique, tragique et dramatique.
- La dimension socio-politique de ce drame qui affecte une ville marquée par une forte ségrégation raciale. Plusieurs des personnages principaux du roman sont noirs, et le discours de Josephine, très vindicatif, dénonce l'héritage esclavagiste américain de la Louisiane encore vivace.
- La tension entre l'individu et la communauté, avec des personnages qui souffrent d'une profonde solitude et vivent en conflit avec la société. La solitude est insoutenable, et pourtant la rencontre de l'autre est souvent violente et parfois même destructrice. Notons que ces personnages, parmi les rares individus à n'avoir pas quitté la ville évacuée, sont tous en marge de la société, ils vivent hors norme.

L'architecture particulière du roman

La construction du roman en douze chapitres rappelle la structure des longs poèmes épiques en vingt-quatre chants tels que l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère. Cette analogie met en relief la dimension épique du roman de Laurent Gaudé et souligne l'importance de l'oralité à l'œuvre dans ce texte. Une lecture à voix haute par des élèves différents interprétant chacun un personnage (cet exercice mérite d'être travaillé comme un atelier de théâtre) permet de rendre compte du style adopté pour ce texte, son rythme propre, sa rhétorique.

Ouragan peut également être comparé à une tragédie. Le roman suit un schéma narratif assez simple et, comme dans une tragédie classique, le lecteur est plongé, dès l'acte d'exposition, au seuil de la crise (ici, l'arrivée de l'ouragan). Le lieu unique de toute l'histoire est la Nouvelle Orléans, tous les personnages évoluant à divers endroits de la ville et se rejoignant parfois. Les cinq protagonistes sont en revanche des antihéros, ils appartiennent à la marge. Cependant, ils se caractérisent par leurs actes hors norme et une volonté de forcer leur destin, on retrouve le motif de l'*hybris* antique. Le reflux de l'ouragan conduit l'histoire vers le dénouement et précipite la catastrophe, la perte des personnages (par la mort pour presque tous).

Deux passages qui peuvent faire l'objet d'une analyse plus approfondie

Chapitre I : Une lointaine odeur de chienne

À partir de la page 29 « Lorsque je rentre à l'église, Cindy me dit que le shérif a cherché à me joindre. » jusqu'à la fin du chapitre page 31 :

La communion de tous à un même événement

L'extrait étudié offre un exemple particulièrement saillant du style particulier adopté pour ce roman : l'entrelacs des voix narratives au sein d'un même bloc de texte. Après un passage dont le narrateur est explicitement le pasteur, qui revient de prison dépité de n'avoir pas su affronter les détenus comme il se sentait appelé (par Dieu) à le faire, la narration opère un glissement et relaie simultanément les voix du pasteur, du détenu, de Keanu et de la négresse. Le basculement d'un mode narratif à un autre s'effectue par la phrase au discours direct du shérif : « Ils ne

parlent que de cela depuis huit heures ce matin, il faut que je passe vous voir, je vais avoir besoin de votre église, révérend ». Le texte ajoute « et puis il raccroche ». Le suspens dans lequel plonge cette interruption pousse le pasteur à quitter son univers pour entrer en contact avec le reste du monde. L'événement extérieur devient premier devant toutes les préoccupations personnelles, il est un arrachement pour l'individu qui devient alors une partie de la communauté humaine destinée à vivre ce même événement.

Allumer la télévision : tel est le geste qui permet d'entrer en interaction avec le monde. C'est à partir de cette amorce que le passage ne forme plus qu'un seul bloc, construit en une seule phrase, dans laquelle interviennent les différents personnages qui tous découvrent en même temps la catastrophe imminente. Le « je » du pasteur est aussitôt prolongé par le « nous » qui désigne Buckeley et tous ses codétenus, puis par le « je » de Josephine Linc. Steelson, puis de nouveau par le « nous » des détenus etc. On notera l'importance des pronoms indéfinis « chacun », « tous », « tout le monde » qui insistent sur la dimension à la fois collective et personnelle de l'expérience vécue.

La télévision est l'instrument de propagation de la nouvelle, elle réunit ceux qui savent ou décident (« différents journalistes, différents experts, (...) des hommes politiques, (...) des forces de l'ordre » p. 30) et ceux qui reçoivent l'information. La télévision est le canal par lequel le récit se déplace dans les différents lieux, « jusque dans le motel où la femme de service a laissé le poste allumé » (p. 30), elle suscite la fascination (« les yeux rivés sur le poste » p. 30 ; « il ne parvient pas à quitter le poste des yeux » p. 31). La circulation de l'information devient ensuite protéiforme : « tandis que la nouvelle se propage dans toute la ville, dans les radios des taxis, sur les lèvres des passants, dans les bureaux, les commerces, les écoles » (p. 31)

Ce que l'ouragan éveille en chacun

La nouvelle de l'ouragan est accueillie collectivement mais intériorisée différemment par chaque personnage qui lit dans cette catastrophe naturelle un message qui lui est personnellement adressé :

- Josephine n'y voit que la répétition d'un phénomène déjà connu car elle est la mémoire du lieu, elle qui a près d'un siècle. Elle désigne l'ouragan comme une prostituée, personnification rendue d'autant plus évidente que les ouragans portent toujours « des noms de filles, des noms de traînées » (p. 30). Josephine annonce – comme les personnages prophétiques des tragédies – que Katrina « sera une affamée, une vicieuse, une méchante ». Ce vocabulaire familier voire cru (qui caractérise Josephine tout au long du roman) contraste fortement avec le discours protocolaire et officiel diffusé par la télévision (que le lecteur peut deviner). Ainsi se manifeste une rupture entre une société qui diffuse une parole politiquement correcte, fondée sur la maîtrise, et des individus qui ont fait l'expérience dans leur chair du dénuement face à la catastrophe (« je les reconnais à l'odeur, à ce qu'elles charrient » précise Josephine page 30).
- Buckeley sent également une rupture entre « le monde des vivants » et son monde à lui, celui des prisonniers qui n'auront pas la possibilité d'« être dehors et voir la colère du ciel, les murs qui volent et les arbres qui plient » (p. 31). La privation de liberté leur impose de n'être que des spectateurs. L'ouragan résonne donc pour Buckeley comme le rappel de la sanction qui lui a été infligée et l'exclut du monde des vivants. S'il participe à cette expérience collective, ce n'est que par procuration, grâce au poste de télévision. L'évocation des effets de la « colère du ciel »

(p. 31) (souffle, murs qui volent, arbres qui plient) n'est pas perçue comme redoutable mais au contraire suscite l'envie.

- Le pasteur reçoit cette nouvelle comme un message que lui adresse Dieu, une épreuve destinée à révéler son courage. L'image biblique du Déluge est furtivement convoquée à travers son souhait de transformer l'église en « une nef pour [ses] paroissiens » (p. 31).

- Keanu quant à lui entend la répétition de la nouvelle à la télévision comme un appel lancinant à rejoindre la femme délaissée plusieurs années auparavant, Rose Peckerbye. L'ouragan arme sa volonté et le porte à agir. Il n'est pas anodin que le chapitre se referme sur la mise en mouvement de ce personnage, dont la première action est de couper la télévision, c'est-à-dire symboliquement de sortir de la posture de simple spectateur pour devenir acteur. Keanu se révèle ici comme le héros du roman car il est celui qui affirme sa liberté, le seul qui prend une décision et ne se laisse pas enfermer par l'hypnotique catastrophe.

➡ La nouvelle de l'ouragan, quoique perçue par tous comme un danger de grande ampleur, fait naître paradoxalement chez les protagonistes une excitation, une attente voire une satisfaction. L'ouragan est le péril qui les conduira à les extraire de leurs vies empesées ou inaccomplies.

Chapitre III : Le déluge

À partir du début du chapitre p. 57 jusqu'à « Je le répète à tous ceux qui m'entourent et jamais je ne me suis senti aussi heureux. » p. 60

Ce passage alterne les différents points de vue des protagonistes pris dans l'ouragan. Chaque voix est circonscrite dans un paragraphe distinct.

La recherche de la pitié de Dieu

Dans le premier paragraphe, c'est la voix du révérend qui s'exprime. Il prend Dieu à témoin. L'image qu'il donne de la scène qu'il vit, réfugié dans son église avec les paroissiens, est pathétique.

La description d'un spectacle sublime où se mêlent violence terrible et beauté ; la pulsion scopique

Le deuxième paragraphe porte la voix de Josephine. Elle désigne d'abord l'ouragan par l'expression « éclipse du monde ». L'expression laisse entendre que le monde connaît une forme de mort temporaire. Le mot « éclipse », qui est utilisé habituellement pour le soleil ou la lune, est donc ici improprement employé, la description de la catastrophe se fait poétique et imagée. Le vent est personnifié (« Le vent des ouragans qui ne se repose jamais, qui souffle de façon constante avec la même rage » p. 57 ; « C'est nous qu'il veut » p. 58).

Josephine décrit les conséquences du vent surpuissant sur le monde matériel d'abord (« un réverbère s'effondre sur une voiture » p. 57), puis sur les animaux (« Les insectes des bayous ont dû être emportés des dizaines de kilomètres plus loin. Et les grenouilles aussi. » p. 57), et enfin les hommes. Ce crescendo rappelle le récit de la création du monde (dans la Genèse), faisant de l'ouragan l'agent divin qui reconduit au chaos la création.

Le spectacle qui s'offre à Josephine est beau (« Oh comme la nature est belle de colère » p. 57) mais dangereux à regarder (« J'ai ménagé un tout petit trou dans le carton de la fenêtre du premier parce que je veux voir ça » p. 57). Elle est consciente du péril encouru mais ne peut se dérober à la fascination d'être au beau milieu de ce spectacle : « Tant pis si elle éclate à ma face

de négresse, je ne bougerai pas d'ici car je suis bien. Le monde va se déchirer comme un sac et je veux voir ça. »

La lutte héroïque au cœur de la tourmente

La narration (troisième personne – point de vue interne) se poursuit aux côtés de Keanu qui cherche à rejoindre la maison de Rose dans le quartier de Lower Ninth. Ce parcours est à la fois physique et symbolique, de même que le combat que mène Keanu.

Il doit en effet d'abord affronter ses propres souvenirs douloureux, et surmonter l'obsession de son ami Malogan mort sur la plate-forme pétrolière où ils travaillaient l'un et l'autre. « Il a peur, oui, pas du déchaînement du ciel mais de ses souvenirs qui l'assaillent à nouveau. » (p. 58) Le texte établit une analogie entre la vie antérieure de Keanu sur la plate-forme pétrolière et l'ouragan présentement vécu. En effet, la Nature est personnifiée dans le discours remémoré de Malogan et présentée comme désireuse de se venger du pillage qu'elle subit à cause de l'avidité des hommes. L'ouragan est donc la réponse donnée par la Nature aux hommes qui l'ont offensée. L'introspection de Keanu renvoie à un discours clairement écologique qui met en évidence le déséquilibre entre une justice entre humains qui ne semble laisser passer aucun méfait (la preuve en est que Malogan a purgé 5 ans de prison, cf. p. 59) et une justice à l'égard de l'environnement inexistante.

Keanu doit ensuite affronter physiquement l'ouragan. Son désespoir est alimenté par son sentiment d'impuissance. Il est témoin de l'abandon du monde livré au chaos : « Un caddie roule tout seul, dans le sens du vent, comme s'il dévalait la rue. » (p. 59). Le combat contre l'ouragan devient pour le personnage le moyen de surmonter sa léthargie. Le sursaut héroïque intervient au moment où Keanu décide de sortir de sa voiture car il ne peut plus avancer. C'est en quittant la protection de l'habitacle de sa voiture, qui en fait est un lieu d'enfermement où sa pensée s'engluait dans le passé, qu'il parvient à se mettre en marche pour atteindre son but. L'image guerrière de la fin du paragraphe (« comme un barbare furieux qui va au-devant d'une armée ennemie » p. 59) achève de faire de lui un héros.

La terreur d'un spectacle invisible

Le quatrième paragraphe, où Buckeley se fait entendre, fait écho au deuxième, dans la mesure où la situation et la réaction des deux personnages (Josephine dans le 2^e, Buckeley dans le 4^e) sont inversées. Si Josephine se sent bien en plein ouragan, bien qu'elle sache qu'elle peut mourir à tout instant, Buckeley en revanche est totalement terrassé par la peur, précisément parce qu'il ne voit pas l'ouragan se déployer mais n'en reçoit que des signes diffus. « J'ai peur, infiniment plus peur que si je pouvais voir ce qui gronde autour de nous » (p. 60) Alors que Josephine surplombe la rue, depuis le premier étage de son logement, Buckeley fait partie de ces « pauvres hommes tapis au fond des entrailles de la prison » (p. 60).

L'homme providentiel

Ce paragraphe court redonne la parole au pasteur. Celui-ci n'implore plus Dieu pour éveiller sa pitié mais il prend en charge cette fois le désarroi de ceux qu'il veut protéger. Ses paroles répétitives visent à reconforter les malheureux et lui procurent du bonheur : « jamais je ne suis senti aussi heureux ».

→ Cet extrait construit en miroir (désespoir du pasteur / joie de Josephine // combat de Keanu // terreur de Buckeley / bonheur du pasteur) permet de comprendre que la logique narrative de l'entrelacs suit une progression au cours de laquelle les motifs se répètent tout en changeant de polarité (l'ouragan fige et met en marche ; il terrifie et enthousiasme à la fois). L'écriture progresse et piétine, reproduisant d'une certaine façon le mouvement en spirale de l'ouragan.